

# PAULINE GAGNON

## Pile ou face

Par Robert Bernier

Parcours, Art et Art de vivre, Hiver 2009

L'œuvre de Pauline Gagnon s'étend sur plus de trente ans et a connu au cours du temps ses périodes marquantes.

Pensons à la non-figuration qui a marqué sa peinture sur deux décennies, (ponctuée de plusieurs trajectoires et nuances dont la dernière marquée par les structures architecturales et les signes calligraphiques).

Puis le portrait est devenu le thème majeur de son œuvre. Des portraits plus grands que nature qui au fil des années ont aussi connu des transformations dans l'approche esthétique et surtout picturale. Ils se sont pour ainsi dire affirmés et avec panache !

Si depuis ses débuts comme peintre le langage de Pauline Gagnon s'est considérablement transformé, en observant bien son parcours, on s'aperçoit rapidement que plusieurs des éléments qui le composent sont demeurés présents. Ils se manifestent maintenant différemment. Pensons aux signes, à la calligraphie orientale et même à la structure que l'on retrouve encore avec les portraits. Ce qui nous amène à penser que le changement le plus important, celui qui donne cette dimension différente à sa peinture, s'exprime à travers une implication émotive plus personnelle et plus présente, comme si Pauline Gagnon s'était libérée de quelque chose qui la pesait. Cette nuance émotive, on l'a retrouvée dans chacune de ses toiles depuis plus ou moins 2005. Au moment où elle part vivre à Malte puis en Sicile. Comme si la Méditerranée lui avait ouvert l'âme et révélé à elle-même. Ce n'est plus tant la plasticité de la matière et des formes qui l'intéresse, mais la fluidité des sens, le désir, l'appropriation... Le jardin de Pauline Gagnon, c'est la terre entière (et ce n'est pas nouveau). Ce qui l'est cependant c'est son *modus operandi*. Le portrait lui a ouvert de nouvelles portes, lui permet d'aller plus loin, et ce, à tous les niveaux. Le portrait de Pauline Gagnon n'est pas anonyme ni dénué de rapport avec l'autre. Elle interpelle des inconnus qu'elle repère à la terrasse d'un café (Moïse), serveur à Vancouver, sur un train entre Rabat et Casablanca comme pour Grata, une Berlinoise en vacances en Afrique du Nord ou Céleste, à Essaouira au Maroc ou cette jeune femme qui vendait les journaux sur High Street à Sliema à Malte... Et Gabriele, il sassofonista siciliano piazza Duomo à Siracusa... Pour des raisons évidentes, Pauline ne peint pas ses portraits en atelier. Elle prend d'abord des centaines de photos de ses modèles puis travaille son approche, son angle et sa structure.

« Je ne peins pas d'après modèle dans le sens classique, mais je prends une série de photographies d'un modèle, cent ou deux cents, que je recadre à l'aide de l'ordinateur et dont j'imprime quelques copies, une dizaine par exemple, que j'agrandis au carré, c'est-à-dire un centimètre carré de la photographie devient dix centimètres carrés sur la toile. Avec ce quadrillé tracé sur la toile comme guide, je dessine à grands traits le visage ou la silhouette et ensuite «libérée» de la contrainte de la représentation, je peins entre les lignes », explique l'artiste depuis Paris où elle présentait en juin une exposition individuelle à la Galerie Jamault (ce fût un grand succès). Et le « entre les lignes » de Pauline Gagnon, c'est exercer au-delà du visible et de l'audible son propre regard. Un regard sur lequel se posent toutes les interrogations. Un regard par lequel s'expriment la matière et la forme, la sensualité, le désir et

l'ambiguïté.

« Le regard qui ensorcelle, surprend, paralyse, le regard qui vainc, se soumet, ou renonce, le regard qui fuit, attire ou nie. Le regard qui tue. À Naples, encore aujourd'hui, un certain regard «alla fidanzata» de la petite amie peut provoquer «una coltellata» un coup de couteau parfois mortel. C'est dire qu'un regard lancé comme un mot choisi n'est jamais innocent. D'ailleurs ne voit-on pas dans l'œil la folie de l'autre, son amour et son désir mais aussi la crainte qu'il éprouve ou son hésitation et parfois aussi son indifférence » poursuit Pauline Gagnon sur le sens à donner au regard.



Chaque rencontre avec ses modèles suscite chez l'artiste une fébrilité, celle de la création qui se mélange aux intuitions. Paradoxalement peut-être, Pauline Gagnon est aussi une femme de mots et certains modèles provoquent chez elle un ardent besoin d'écrire sur ses impressions, sur les possibles, les définis comme les indéfinis, car chacune de ces rencontres, chacun de ces visages avec leur regard personnel et singulier, l'interpelle et la conduit sur une étrange frontière. Celle du dit et du non-dit. Dans cet espace où les mots se révèlent bien inutiles, plutôt accessoires face au langage du regard, celui de l'autre comme du sien. Si les mots rassurent, l'acte, lui, prédomine, l'observation confirme, le geste affirme. Ce langage sans mot exprime les « incertitudes certaines » de la vie... Celles que l'on ressent par la complicité de l'observation et du raisonnement, celles qui viennent de l'intérieur de nous dans cette zone à la fois intime et inconnue. Certes le langage n'est pas accessoire, il n'est tout simplement pas seul.

Sur chacune de ses toiles, Pauline Gagnon écrit des mots au pochoir (mais aussi de courtes nouvelles dont ses modèles sont les protagonistes). Quand ces mots se retrouvent sur la toile, par pudeur très souvent (ou par une salutaire prudence), elle les rend à la limite du lisible en les dissimulant sous les couches de pigment. Comme si certaines choses pour conserver leur sens, leur puissance évocatrice et expressive, se devaient d'être exprimées dans le silence...

*Clémence gantée de rouge, technique mixte, 51x35"*